



COMMENT ÇA S'ÉCRIT

«Une santé de fer», un toqué soins et sauf



Par **MATHIEU LINDON**

Quelle est la différence, dans la catégorie des «individus qui parlent», entre un chauffeur de taxi et un liftier? «On peut tolérer un chauffeur de taxi qui parle car, dans un cas extrême, on conserve au moins la prérogative d'ouvrir la porte arrière et de se jeter hors du véhicule en marche si la conversation devient insupportable. Mais un liftier qui parle sait qu'il vous tient en son pouvoir, sans échappatoire.» On comprend que le narrateur d'*Une santé de fer*, troisième roman traduit de l'Uruguayen Pablo Casacuberta, né en 1969, (après *Scipion* et *Ici et maintenant*), est habitué à subir. Telle est son activité principale. Il subit sa mère on ne peut plus crédule et chez qui il habite encore à bientôt 50 ans, limitant «le champ exigü» de son expérience, en particulier sexuelle. Il subit son absence de père (mort avant sa naissance) à qui il n'est jamais suffisamment rendu hommage. Et, surtout, il subit cette fameuse «santé de fer» qui ne cesse de mettre des bâtons dans les roues de son hypocondrie galopante. «Convaincu que j'allais mourir» dès les premiers mots du roman, le narrateur court en pantoufles chez son médecin traitant qui lui sauve «la vie un mois sur deux», médecin qui se considère lui-même comme un es-

croc, qui souhaiterait arrêter cet exercice de prétendue médecine mais que ses patients ne veulent pas quitter. «Car la vérité est qu'avant de travailler comme charlatan, j'ai étudié la médecine», dit le Dr Svarsky qui en a par-dessus la tête des vieilles et des hypocondriaques. Mais rien n'y fait. Sa clientèle préfère squatter son cabinet que renoncer à ses soins grotesques et ses placebos. Le narrateur subit surtout une coïncidence dans les premières pages. Il est abordé en pleine rue par une femme qui cherche à se rendre chez le Dr Svarsky dont elle se révèle la belle-mère, dans l'intention manifeste de régler une crise conjugale. Et, grâce à l'incompétence tous azimuts du narrateur, tout va se déglisser à grande vitesse dans un mélange humoristico-dramatique. Il faut dire que, dès le début, il est prêt aux sensations et aux comparaisons les moins naturelles. «A ce moment précis, j'imaginai, je ne sais pourquoi, combien les morts doivent se sentir impuissants pendant les obsèques, quand ils reçoivent la visite d'un intrus qui prie bruyamment près d'eux ou leur prend une main qu'ils ne lui auraient jamais tendue de leur vivant.» La mort elle-même ne vaudrait

Qu'il appelle les adolescents

«candidats à l'âge d'homme» donne une idée de la maturité du narrateur.

pas cessation de l'activité de subir. Qu'il appelle les adolescents «candidats à l'âge d'homme» donne également une idée de la maturité du narrateur. «La distinction traditionnelle que l'on fait entre rêve et cauchemar m'a toujours semblé un peu trop rigoureuse», dit-il aussi alors que c'est le réel et son éventuelle invasion le premier ennemi à ne pas subir et que «de misérables gouttes de réalisme», quand ce n'est pas un geyser, viennent l'attaquer de front jusqu'à ce moment «où la vie commence à sortir de son lit et à inonder chaque recoin de la raison». De fait, ça va inonder grave. Le narrateur n'aura de cesse que tout le monde soit mouillé avec lui dans cette sale affaire.

Il y a aussi à subir le langage, par exemple ce que Tobias le narrateur prononce sans savoir d'où ça lui vient. «Je me demandais où diable se fabriquaient de telles phrases, quel impératif personnel les dotait de vie et quel Tobias, parmi les nombreux qu'apparemment j'abritais en moi, elles représentaient.» Quant au docteur, pris dans une «fureur rhétorique», il s'exprime curieusement, «complètement détaché de l'ambition que quelqu'un



d'autre que lui puisse suivre le fil de son raisonnement», jusqu'à ce que son discours s'arrête «comme si la machine tintinnabulante de l'argumentation qui le produisait de façon de plus en plus automatique avait surchauffé». Retour au narrateur: «J'achevai ma phrase sur le ton d'un homme illustre qui appelle le peuple à repousser un envahis-

seur.» Il se pourrait bien que cet envahisseur soit «le réel», mais ce ne serait certes pas une raison pour se montrer moins combatif. Il faut pourtant bien s'interrompre. «Ma petite floraison de sagesse avait cessé de produire des pétales sur ce point précis [...].» C'est quand il cesse d'être un charlatan que le médecin dévoué veut savoir non si ça gratouille ou ça chatouille mais si ça fait plutôt «hss» ou plutôt «hssj». Il s'agit d'une question de vie ou de mort puisque, ainsi que même les paranoïaques peuvent avoir des ennemis, les hypocondriaques les mieux-portants ne sont pas à l'abri d'ennuis de santé, quand bien même Tobias aurait malgré lui hérité de sa mère «cette manière brumeuse avec laquelle elle prend contact avec les faits». ◀

PABLO CASACUBERTA

UNE SANTÉ DE FER

Traduit de l'espagnol (Uruguay)

par François Gaudry.

Métailié, 208 pp., 18 €.